

Comment faire de la philosophie à présent ?

Hommage à Bernard Stiegler

Clément Gaillard

Institut de Géographie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
École Normale Supérieure Paris-Saclay

Plutôt que de poser la question souvent entendue du type « Qu'est-ce que la philosophie ? » ou « Comment philosopher ? », j'aimerais poser, pour rendre hommage au travail de Bernard Stiegler, un problème un peu plus spécifique : comment *faire* de la philosophie à présent, c'est-à-dire après Bernard Stiegler ? Mon grand regret est que Stiegler n'ait jamais véritablement écrit un ouvrage sur sa méthode de travail alors qu'il avait lui-même largement étudié « les techniques de soi » de Michel Foucault dont fait partie l'écriture. S'il a pensé et écrit pour penser, il n'a que rarement exprimé *comment* il pensait. Or il semble qu'il avait une vision particulièrement originale de la philosophie et de ce qu'est l'acte de philosopher.

J'aimerais commencer par une anecdote un peu marginale mais qui est à mon sens révélatrice du rapport de Stiegler à la philosophie et aux philosophes. Lors des Entretiens du Nouveau Monde Industriel de l'année 2015 au Centre Pompidou, Thomas Berns – alors auteur avec Antoinette Rouvroy d'un article admirable et souvent commenté par Stiegler¹ – était invité à s'exprimer. Son exposé s'appuyait entre autres sur Derrida pour critiquer l'idée de volonté. À la suite de son exposé, Bernard Stiegler manifestement agacé s'était adressé à Thomas Berns en affirmant que son intervention « était caractéristique du petit derridisme » qui est « une façon de se servir de Derrida pour ne pas voir le XXI^{ème} siècle ». Il poursuivait en déclarant que les étudiants en philosophie « en avaient marre de la philosophie institutionnelle » car selon lui elle « ne nous dit rien de ce pourquoi nous sommes dans ce monde »². À travers cette réaction verbalement assez brutale, il voulait pointer une certaine forme de lecture des philosophes, et dans ce cas de Derrida, qui tend à éliminer les problèmes ou à les noyer sous des concepts et des auteurs. Thomas Berns n'était pas le premier à se confronter à la colère de Bernard Stiegler en public : Jean-Hugues Barthélémy, Stéphane Vial et d'autres en ont aussi fait les frais pour des raisons parfois analogues. Mais au lieu de seulement voir dans ces réactions parfois véhémentes un trait de la personnalité de Stiegler, je pense qu'elles reflétaient une définition assez forte de la philosophie et de ce que signifiait l'acte de philosopher pour lui.

Je crois que Bernard Stiegler était *obsédé* par l'idée d'actualiser la pensée de chaque philosophe. Pour lui, les problèmes philosophiques devaient être ceux du présent et devaient ouvrir

1 Antoinette Rouvroy, Thomas Berns, « Gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux*, 2013/1 (n° 177), p. 163-196.

2 Entretiens du Nouveau Monde Industriel « La toile que nous voulons – Du Web sémantique au web herméneutique », 14-15 décembre 2015, Paris. La vidéo de l'intervention de Thomas Berns et de la réaction de Stiegler est disponible à l'adresse suivante : <https://enmi-conf.org/wp/enmi15/session-3/#video> (consulté le 28/08/2020)

une perspective sur l'avenir. Ce trait émerge de ses écrits et des thèmes qu'il traite mais se retrouve surtout dans les discussions qu'il animait lors de colloques ou de conférences. Après un exposé sur la théorie de la connaissance chez Platon il pouvait rétorquer : « mais qu'est-ce que la connaissance à l'époque de Wikipédia ? » Ce type de question avait un effet sidérant. Elle signifiait simplement que connaître une doctrine ancienne n'est pas tout, encore faut-il la confronter au présent. Que Bernard Stiegler ait été un philosophe des techniques prend alors tout son sens : les techniques sont des indicateurs d'une époque et chaque époque est marquée par un certain « système technique »³ qui la caractérise, pour reprendre l'expression de Bertrand Gilles. Stiegler avait sans doute une vision largement discontinue de l'évolution des techniques et de l'histoire en général. Bien que les problèmes aient une genèse et soient susceptibles de faire l'objet d'une histoire, il apparaissait que Stiegler voyait dans de nombreuses techniques contemporaines une nouveauté radicale par rapport à celles qui ont précédées. Cette conscience du caractère radicalement nouveau de certaines techniques et des répercussions disruptives sur les pratiques sociales qu'elles entraînent, l'amenait souvent à utiliser une rhétorique de l'urgence ou de la violence qui le place dans la continuité directe de penseurs comme Baudrillard ou Virilio. Mais au-delà de cette rhétorique, Bernard Stiegler avait à cœur de penser *dans le système technique présent* : ainsi le problème de la mémoire (*hypomnèse*) devait être posé différemment à l'époque des supports numériques qu'il ne l'avait été à l'époque de l'écriture analogique par Socrate dans le *Phèdre*. Comme Simondon et Marx avaient pensé dans le système technique de leur temps, il s'est efforcé de penser dans celui de *son* temps. Car il existe paradoxalement des philosophes qui se réclament aujourd'hui de Simondon, qui vantent la culture technique et qui réemploient à volonté les exemples simondoniens, mais qui sont dans l'incapacité de savoir si leur smartphone fonctionne sur courant continu ou alternatif, c'est-à-dire de connaître *la technique de leur époque* et non celle d'il y a soixante ans.

Il est manifeste que Bernard Stiegler n'était ni tout à fait aristotélien, ni simondonien, ni même heideggerien ou marxiste. Il puisait dans l'histoire de la philosophie et confrontait les philosophes les uns contre les autres, au mépris parfois des conventions universitaires qui voient dans cet exercice une pratique grossière de la philosophie. Il est cependant difficile de remettre en question son *extrême rigueur*. Il était assurément un grand lecteur et un commentateur rigoureux. Sa pratique de la lecture lorsqu'il était emprisonné suivait un véritable protocole, qu'il détaille dans un entretien donné à Christian Mrasilevici⁴ :

« Je lisais des quantités astronomiques de livres, mais j'avais une technique de lecture. C'est-à-dire que je lisais un livre au moins trois fois. Une première fois de manière cursive et en entourant les mots importants ou en les soulignant, mais pas plus. Une deuxième fois en commentant, je relisais, pas forcément tout, et je commentais. Et une troisième fois je faisais une synthèse et une analyse du livre. [...] J'avais besoin de lire comme ça pour soutenir mon attention. »

Bernard Stiegler était donc avant tout un lecteur. Il semble que sa pratique de commentateur consistait à soumettre chaque texte aux problèmes présents, en remplaçant des exemples anciens par des exemples contemporains pour constater comment évoluait une doctrine qui pouvait apparaître comme achevée à la première lecture. S'il soulignait le génie de Nietzsche ou de Heidegger, c'était ensuite pour montrer comment *leur génie avait paradoxalement manqué tel ou tel problème* qui apparaît comme majeur aujourd'hui. Manquer un problème ou ne pas anticiper les conséquences d'un changement dans le système technique apparaissait comme une véritable *faute* pour Stiegler. Il dresse ainsi un portrait des philosophes *par les problèmes qu'ils n'ont pas vu ou pas su voir, alors qu'ils émergeaient à leur époque*. Ce type de portrait en négatif est caractéristique du travail de Stiegler : Deleuze par exemple, malgré sa lucidité, aurait manqué le problème de l'écologie alors

3 Bertrand Gilles, « Prolégomènes à une histoire des techniques », *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, coll. Encyclopédie de la Pléiade, p. 19

4 Bernard Stiegler, Christian Mrasilevici, « Comment je suis devenu philosophe ? », 5 juin 2011, disponible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=wovge-T4bpk> (consulté le 28/08/2020).

que son contemporain Guattari l'avait aperçu, comme en témoigne *Les Trois Écologies*⁵. Il se dessine ainsi à travers les travaux de Bernard Stiegler une histoire de la philosophie par les problèmes manqués. La conscience de ces problèmes manqués, celui de l'écologie, du marketing ou de l'Anthropocène, animait ses lectures et lui permettait de ne pas voir l'histoire de la philosophie comme un ensemble de doctrines complètes et achevées. Par cet effort, il avait acquis un pouvoir considérable *d'actualisation des problèmes philosophiques*. Ainsi le *pharmakon* de Platon et Derrida ne s'applique plus seulement à l'écriture mais s'étend à l'informatique et au numérique, comme le « prolétaire » de Marx n'est plus seulement l'ouvrier du XIX^{ème} siècle mais s'incarne aujourd'hui dans chaque employé soumis à l'automatisation. C'est de cette puissance d'actualisation que la philosophie de Bernard Stiegler tire toute sa force.

Durant ses séminaires *Pharmakon*, il arrivait que Bernard Stiegler attaque assez fermement ce qu'il nommait, non sans une certaine méchanceté, les « nécrophages » de la philosophie. Il désignait sous ce terme les travaux des chercheurs en philosophie ou des philosophes qui se contentaient de restituer des systèmes conceptuels anciens sans critiquer ni faire l'effort d'actualiser ces systèmes dans des problèmes ou des situations présentes. S'il soulignait l'intérêt de ces travaux, il était persuadé qu'ils étaient insuffisants et tendaient à faire de la philosophie une discipline isolée et indifférente aux enjeux de l'époque. Malgré tout le respect qu'il avait pour les auteurs du passé, il avait sans doute à cœur de ne pas se contenter de reformuler des doctrines anciennes mais de les transformer. Mais on aurait tort de voir en Stiegler seulement un lecteur de la philosophie, il était assurément animé d'une profonde curiosité à l'égard de toutes les disciplines qui pouvaient enrichir les questions qui le passionnait. Pour lui l'horizon de la philosophie se devait de déborder les seules références philosophiques et il a été un lecteur infatigable des auteurs qui traitaient de tout ce qui concernait de près ou de loin les problèmes qu'il avait en vue. Un trait frappant des travaux de Bernard Stiegler est le contraste entre l'éclectisme de ses références et la profonde cohérence de celles-ci une fois ramenées sous ses concepts. Il a ainsi étudié et commenté les travaux d'Alfred Lotka en biologie, ceux de Léon Brillouin en mathématique, d'Amartya Sen et de Nicholas Georgescu-Roegen en économie mais aussi ceux d'Henri Lefebvre ou de François Tosquelles pour n'en citer que quelques-uns. Ce besoin avide d'informer les problèmes de la philosophie de références qui sont *a priori* extérieures à la philosophie caractérise la force de travail qu'a développé Bernard Stiegler et dont témoigne ses très nombreuses publications, ses conférences et ses cours.

On a souvent critiqué les nombreux néologismes créés par Stiegler. Des termes comme ceux de « néganthropologie » ou d'« exorganologie » apparaissent comme obscurs mais en réalité ils se répondent les uns les autres et forment un système conceptuel cohérent. Discuter de la légitimité de ces néologismes et de leur précision est une autre question. En ce qui concerne la création de termes nouveaux, Deleuze avait déjà mis en évidence dans sa conférence « Qu'est-ce que l'acte de création ? » que la création de concepts nouveaux devait répondre à « une nécessité »⁶. Cette nécessité est apparue à Bernard Stiegler dans la mesure où il fallait réintégrer l'ensemble des produits de l'activité technique dans la pensée philosophique. Les catégories « d'outil », « d'objet technique » ou de « machine » paraissent bien pauvres lorsqu'il s'agit de comprendre la place des smartphones, non comme objets, mais comme terminaux d'un réseau distribué et dotés d'une interface dont l'influence sur nos comportements n'est qu'à peine comprise et étudiée. L'invention de termes pour penser les processus sociaux et mentaux induits par le développement d'un nouveau système technique répond donc d'une nécessité : les catégories anciennes apparaissent comme inadéquates pour le présent.

Comment caractériser sa philosophie, sans rentrer dans le détail de ses concepts ? Il est manifeste qu'il assigne une tâche essentiellement *critique* à la philosophie qui doit examiner les

5 Félix Guattari, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, coll. L'espace critique, 1989, 80 p.

6 Deleuze G. , « Qu'est-ce que l'acte de création ? » in *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-2015*, Paris, Minuit, coll. Critique, p. 292.

conditions de possibilité et d'impossibilité⁷ en vue de la connaissance plus adéquate des processus qui ont lieu et font problèmes. Cette tâche critique est doublée d'une méthode critique qui pose en principe le fait qu'aucun philosophe n'a été en mesure de produire un système ou des concepts adéquats pour penser les problèmes contemporains. Aussi achevé ou parfait qu'il puisse paraître, un système philosophique est l'œuvre d'un philosophe qui a vu certains problèmes et en a manqué d'autres. Reconnaître le caractère insuffisant de toutes les œuvres léguées par l'histoire de la philosophie n'est en aucun cas une manière d'affirmer qu'on peut philosopher seul et à partir de soi, sans connaître les auteurs ni les textes passés. Bernard Stiegler possédait une solide culture de l'histoire de la philosophie et a toujours condamné les philosophes qui parlaient d'un auteur sans l'avoir lu, ou qui se contentaient de la vulgate pour résumer la doctrine d'un auteur à grand trait. Une dernière caractéristique de sa philosophie, outre l'attention au système technique déjà mentionnée, est une grande attention aux *processus* à l'œuvre à tous les niveaux du réel. L'évolution cognitive des jeunes enfants, les problèmes d'attention et de perception dans la durée sont autant de processus qui ont intéressé Stiegler. L'influence de Simondon et de sa pensée de l'individuation comme processus dans le devenir a été cruciale, comme l'a été plus tard sa lecture de Whitehead. Cette attention aux processus se double d'un matérialisme : tout processus s'incarne et dépend *de produits issus de l'activité technique*. Ces produits peuvent former des supports de mémoire qui vont en retour transformer les individus qui les utilisent ou les contemplant. Sur ce point, les influences de Jacques Derrida et surtout d'André Leroi-Gourhan⁸ ont été décisives pour la philosophie de Stiegler.

Il est difficile d'imaginer comment l'œuvre d'un philosophe sera reçue après sa mort, mais il y aura dans le futur deux manières de poursuivre le travail entrepris par Stiegler : l'une consistant à répéter ses concepts, une autre cherchant à les dépasser. Être stieglierien c'est être capable de critiquer Bernard Stiegler et surtout de ne pas répéter ses concepts afin de paraître prolonger sa pensée. Parler de « néguanthropologie » ou de « panser » de manière générale et en dehors des problèmes présents revient au mieux à le reproduire, au pire à trahir la conception qu'il se faisait lui-même de la philosophie. Dans les deux cas, cela n'est pas penser *après lui*. Les concepts sont des opérateurs qu'utilise un philosophe : actualiser un concept n'est pas le répéter mais l'appliquer à une nouvelle problématique et donc le transformer. Si Bernard Stiegler respectait les philosophes en les critiquant et en cherchant à les dépasser, alors respecter sa philosophie serait la soumettre à la même épreuve. Il ne s'agit pas de dépasser *à tout prix* sa philosophie. Les concepts possèdent toujours des limites et apparaissent de fait comme inadéquats ou imparfaits dans la mesure où ils sont *toujours déjà en défaut* par rapport aux techniques qui évoluent et plus généralement au devenir. La prise de conscience que toute philosophie est toujours déjà en défaut, c'est-à-dire insuffisante pour poser les problèmes du présent, est le présupposé de sa pratique philosophique. Son intuition d'un « double redoublement épokhal » trouve son sens dans le fait que la philosophie, et plus généralement la culture, est dépassée par le présent et l'évolution du système technique. Produire un « redoublement » nécessite de suspendre l'évolution du système technique afin d'y ajuster la culture et les pratiques.

Si penser après Bernard Stiegler est d'abord le critiquer et le soumettre à cette « critique radicale » à laquelle il soumettait lui-même chaque philosophe, il est nécessaire d'orienter nos critiques et de trouver les failles dans le système stieglierien. Sa philosophie semble critiquable sur quelques points. La thématique de l'énergie et de la production de l'énergie par exemple est absente de son œuvre, ce qui paraît d'autant plus surprenant pour un philosophe sensible aux techniques, préoccupé par l'Anthropocène et la croissance de l'entropie. En ce qui concerne sa conception de l'entropie et le problème de sa mesure, sa conception est restée assez simple et a lissé les difficultés inhérentes à cette notion et son rapport avec la notion d'information. Sa conception du désir a

7 Il devait cette conception de la philosophie comme examen « des conditions de possibilité et d'impossibilité » à Jacques Derrida.

8 Les deux tomes du *Geste et de la parole* (1965) de Leroi-Gourhan ont eu une profonde influence sur Stiegler et sur Derrida lui-même.

également été l'objet de quelques critiques⁹. Nombre des problèmes abordés par Stiegler ces dernières années restent encore à développer et à explorer. Le problème de la *définition d'une localité géographique* et de l'articulation des échelles au sein d'une localité reste entier. La question d'une refondation de l'informatique théorique reste elle aussi en suspens, dans la mesure où Bernard Stiegler n'était semble-t-il pas familier des travaux menés en philosophie de la logique dans ce domaine (Pierre Wagner, René Lalement...)

Il reste cependant que la pensée de Bernard Stiegler est d'une extraordinaire puissance et animée d'une profonde curiosité. Il a été une source d'inspiration pour de nombreuses générations et dans de nombreux domaines parfois assez lointains de la philosophie (design, droit, arts...) Comme Deleuze pouvait écrire en 1964 à propos de Sartre qu'il avait été « son maître »¹⁰, de nombreux philosophes et étudiants pourraient aujourd'hui écrire la même chose de Stiegler, tant sa pensée s'est diffusée et a inspiré des vocations. La force de ses concepts reste intacte à condition que l'effort collectif d'actualisation de sa philosophie soit poursuivi. Pour finir, il paraît juste de laisser la parole à un philosophe dont il a contribué à faire rayonner la pensée : il s'agit de Gilbert Simondon. À propos de la mort d'un individu, Simondon écrit en 1958 les quelques phrases suivantes qui résonnent étrangement avec la mort de Bernard Stiegler :

« L'individu en mourant devient un anti-individu, il change de signe, mais se perpétue dans l'être sous forme d'absence encore individuelle ; le monde est fait des individus actuellement vivants, qui sont réels, et aussi des "trous d'individualités", véritables individus négatifs composés d'un noyau d'affectivité et d'émotivité, et qui existent comme symboles. Au moment où un individu meurt, son activité est inachevée, et on peut dire qu'elle restera inachevée tant qu'il subsistera des êtres individuels capables de réactualiser cette absence active, semence de conscience et d'action. »¹¹

9 Jean-Hugues Barthélémy, « Au confluent du désir et de l'humain », article disponible à l'adresse :

<https://unphilosophe.com/2020/08/26/hommage-a-bernard-stiegler-au-confluent-du-desir-et-de-lhumain-3/>

10 Gilles Deleuze, « Il a été mon maître », *L'Île déserte et autres textes*, Paris, Minuit, 2002, pp. 109-113.

11 Gilbert Simondon, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Jérôme Millon, 2013, p. 244.